

manque de précipitation. Voilà un exemple du changement qui se produit actuellement, de ce qu'on pourrait presque appeler l'accélération d'un changement climatique sur le continent nord-américain.

On ne s'intéresse jamais beaucoup à la conservation, parce que ce n'est pas un sujet propre à soulever des controverses politiques. Si je disais que le premier ministre est un palmipède et que son aptitude à apprendre à nager cet été était due à cela, cette affirmation deviendrait aussitôt matière à controverse et le très honorable premier ministre serait peut-être alors obligé d'enlever ses souliers et ses chaussettes. Mais si je dis qu'à la nappe d'eau dans le sud-ouest de l'Ontario a baissé de quatorze pieds au cours des douze dernières années, ce n'est rien de nouveau. Mais le fait qu'elle ait baissé peut provoquer dans cette région une sécheresse qui aura les conséquences les plus graves, non seulement pour notre génération mais pour les deux autres générations qui suivront immédiatement après.

Chaque année, nous avons un débat sur la conservation. Celui d'aujourd'hui ressemble à ceux que nous avons eus par le passé. En dehors de la Chambre, à peu près personne ne s'intéresse à ce débat parce qu'il ne donne pas le spectacle d'un combat personnel et que son efficacité, pour ce qui est de remédier à la situation et de prévenir le gaspillage de nos ressources naturelles, est à peu près à la mesure des efforts d'un petit garçon qui, monté sur le pont de Lions Gate, à Vancouver, cracherait dans l'anse de Burrard, dans l'espoir de provoquer un raz de marée au Japon.

Nous parlons de conservation, nous engageons un vain débat, nous reconnaissons tous que des mesures de conservation s'imposent, nous voulons tous faire notre possible dans ce domaine, mais, pour reprendre le mot de Mark Twain au sujet de la température, nous en parlons mais nous n'y changeons rien.

Mon propos est de faire tout en mon pouvoir, au cours de la présente session, pour que soit convoqué le comité des mines, des forêts et des eaux. Pour autant que je sache,—et j'en suis à ma quatrième législature, (je puis même remonter à la première Grande Guerre),—ce comité ne s'est jamais réuni. Si nous voulons vraiment nous attaquer au problème que pose la conservation, nous avons besoin de l'appui de ceux qui savent les moyens à prendre en pareille matière.

Le débat d'aujourd'hui nous a valu un grand nombre d'opinions diverses, exprimées en toute sincérité par des députés dont tous connaissent un ou deux aspects du problème, mais dont aucun n'a vraiment qualité pour parler en technicien de la conservation.

[M. Adamson.]

Par votre intermédiaire, monsieur l'Orateur, je me permets de faire observer respectueusement au Gouvernement que si nous avons réellement l'intention de faire quelque chose au sujet de la conservation, ce comité doit être désigné de manière à permettre à ceux qui connaissent les données du problème et sa solution de comparaître devant un comité de la Chambre pour éclairer notre lanterne.

En matière de conservation, il n'y a pas de votes à gagner. C'est comme pour l'histoire du péché et du clergé: tout le monde est contre le péché et tous sont pour la conservation; mais personne ne bouge, si ce n'est pour avoir un débat unique chaque année au cours duquel tous crient: "Bravo! Vive la conservation! Nous sommes tous contre l'érosion! Nous sommes tous désireux de voir cesser les feux de forêt et d'avoir un univers meilleur." Mais nous n'agissons pas. Si nous ne faisons rien c'est parce que, à mon humble avis, nous n'essayons pas vraiment de consulter ceux qui savent ce qu'il conviendrait de faire.

Il y a un ou deux aspects encore du problème que je voudrais examiner: tout d'abord la question du métal. Au cours des dix dernières années, sauf peut-être en 1942 et en 1952, l'univers a employé plus de métal qu'au cours de toute l'histoire du monde jusqu'au début de la dernière guerre. Le remplacement grâce à la découverte de nouveaux gisements, du métal utilisé, n'a pas eu lieu à la cadence voulue. Les États-Unis que l'on considérerait, probablement avec raison, le groupement humain le plus intégré que le monde ait jamais vu, (en tout cas jusqu'à la fin du premier quart de notre siècle) manquent à présent de tous les métaux à l'exception du magnésium et du molybdène. Les États-Unis manquent de tous les combustibles, sauf de houille; mais celle-ci devient de plus en plus le propre des industries chimique et métallurgique.

Aujourd'hui, le Canada constitue la plus puissante réserve de ces métaux et de ce combustible, même si l'on ne pense pas seulement à une période de cinq ou dix années, mais à des quarts ou des moitiés de siècle à la fois. Nous avons reçu ces vastes ressources en partage, et l'on peut dire qu'elles nous suffiront non pas seulement jusqu'aux prochaines élections, ou pendant cinq ou dix ans, mais durant toute notre vie. Notre devoir envers notre pays est si important qu'il nous faut essayer d'établir une politique à longue portée, non seulement pour le vingtième siècle, mais bien au delà.

Les députés diront peut-être que c'est là le langage d'un géologue. Mais le Canada est le pays où les géologues doivent donner